

FAIRE LE MÉNAGE ... ET LA RÉVOLUTION

**À PROPOS DE DOLORES HAYDEN, *The Grand Domestic Revolution. A History of Feminist Designs for American Homes, Neighborhoods, and Cities*,
CAMBRIDGE, MA, MIT Press, 1981**

Morgane Merteuil

Alors que la question du partage des tâches domestiques, y compris de la « charge mentale » que celles-ci impliquent, est parvenue à se faire une place dans les médias grand public, les propositions de pistes pour lutter contre cette illustration des plus évidentes de la division sexuelle du travail se situent souvent dans la recherche de compromis individuels, privés : aux femmes de lâcher prise, aux hommes de faire leur part. Dans le champ de la recherche féministe, la question du travail domestique a suscité un regain d'intérêt du fait de la « mondialisation du *care* », qui redouble la division sexuelle d'une division raciale entre les femmes. Ces deux approches ont en commun de ne poser la question du travail domestique que du côté de celles qui l'effectuent, en prenant en quelque sorte pour acquises les conditions matérielles d'exercice de ce travail, à savoir le cadre du foyer familial/privé. L'espace où s'effectue ce travail, l'espace domestique, n'est ainsi pas interrogé dans sa dimension la plus matérielle : son architecture. Repenser l'organisation spatiale, le design du foyer, voire ce concept lui-même pour repenser l'égalité entre les femmes et les hommes, c'est pourtant ce que s'était efforcée de faire dès le XIX^e siècle, principalement aux États-Unis, une « tradition perdue du féminisme », le « féminisme matériel » (*material feminism*), dont Dolores Hayden retrace l'histoire dans un ouvrage fondamental, *The Grand Domestic Revolution. A History of Feminist Designs for American Homes, Neighborhoods and Cities*¹ (1981). Comme l'indique le titre, à travers la question « domestique », c'est non seulement l'espace « privé » du foyer qui est invité à être repensé, mais aussi tout l'espace « public » qui l'entoure, du voisinage rural à l'espace urbain, et ce faisant la séparation, si structurante dans nos sociétés, entre ces deux types d'espaces.

Née en 1945, Dolores Hayden est professeure en architecture, urbanisme, et *American Studies*, à l'Université de Yale. Avant *The Grand Domestic Revolution*, elle avait publié un ouvrage consacré aux projets communautaires socialistes : *Seven American Utopias. The Architecture of Communitarian Socialism, 1790-1975*. Elle a également participé à Los Angeles à la création du groupe The Power of Place, réunissant citoyen·nes, historien·nes, artistes et designers engagés sur les questions d'urbanisme.

L'inscription de *The Grand Domestic Revolution* dans les études d'architecture en fait un ouvrage original

¹ Une traduction française du treizième chapitre, « Madame Kollontai and Mrs. Consumer », est disponible sur le site de la revue en ligne *Période* : Dolores Hayden, « Ford et Kollontai », <http://revueperiode.net/ford-et-kollontai>

pour qui a plutôt l'habitude d'appréhender les questions féministes du point de vue de l'histoire, des sciences politiques, ou de la sociologie. Si *The Grand Domestic Revolution* constitue un ouvrage précieux sur l'histoire du féminisme – à travers la présentation de nombreuses figures de militantes et théoriciennes qui ont marqué les réflexions sur la réorganisation de la « sphère privée » – les enjeux théoriques et politiques sont ici illustrés par une profusion de plans, de schémas et de dessins très détaillés, donnant à voir les possibilités concrètes de réalisation de cette « révolution domestique ». Les aperçus, souvent critiques, qui nous sont ainsi donnés à voir sur un grand nombre de projets ayant marqué l'histoire de l'architecture féministe – et socialiste – nous offrent également l'opportunité d'éclairer un certain nombre de réflexions nécessitant d'être portées aujourd'hui, sur les relations entre politique féministe et évolution de nos conditions matérielles de vie, notamment en ce qui concerne notre rapport à la consommation et à l'espace collectif.

Après une introduction générale, la deuxième grande partie de *The Grand Domestic Revolution* est consacrée aux liens entre socialisme communautaire et « féminisme domestique » : en effet, ce dernier se situe en partie dans la lignée des penseur·ses et mouvements apparentés au socialisme utopique en vogue dans la première moitié du XIX^e siècle (Owen, Fourier), qui avaient imaginé, mais aussi investi dans des projets communautaires visant à instaurer une organisation plus égalitaire de la société. Les chapitres suivants nous permettent ainsi de suivre l'évolution originale de ce courant de pensée, d'en saisir la diversité, en particulier à travers la présentation d'un certain nombre de figures individuelles, aujourd'hui oubliées, qui ont toutes pensé des stratégies, parfois contradictoires, visant à renforcer le pouvoir des femmes contre, ou en dépit de leur assignation à la sphère domestique.

Dès le début de l'ouvrage, il apparaît ainsi clairement que la question centrale autour de laquelle allait s'organiser ce « féminisme matériel » concernait le statut à accorder à cette « sphère féminine », dite « privée » ; en posant les questions économiques et spatiales comme points d'ancrage fondamentaux du développement de la société, l'attention peu à peu portée aux questions urbaines permet au féminisme matériel, d'abord principalement centré sur la mise en place d'entretien ménager collectif, d'envisager une stratégie plus large. En même temps, à la différence des communautés socialistes défendant la réalisation du socialisme dans des villages modèles destinés à étendre leur influence sur le reste de la société, ce « féminisme domestique » avait parfois davantage à cœur de « confiner » la démarche féministe à la seule sphère « domestique » : en assurant le contrôle des femmes sur celle-ci, il s'agissait aussi de la protéger, pour mieux l'étendre ensuite, plutôt que de l'abolir.

Parmi les figures marquantes présentées par Hayden, on retiendra ainsi le nom de Catharine Beecher, auteure de deux ouvrages majeurs : *A Treatise on Domestic Economy* (1841), et *The American Woman's Home* (1869). Si sa stratégie peut paraître peu subversive en ce qu'elle entérinait la définition conventionnelle du monde domestique comme « sphère féminine » reposant sur le sacrifice des femmes, socialement et physiquement séparée de la sphère masculine du travail et de la compétition agressive, Hayden qualifie cependant ses objectifs de « particulièrement politiques » (*breathhtakingly political*) dans la mesure où « elle espérait rendre le genre plus important que la classe, afin de maintenir le système économique américain ». Autre figure marquante, la « ménagère en colère » (*angry housewife*) Melusina Fay Pierce, que l'on découvre notamment dans les chapitres consacrés aux coopératives ménagères (*cooperative housekeeping*) : contre l'idée du sacrifice féminin défendu par Beecher, Pierce est l'une des premières femmes à produire une critique économique de la vie domestique aux États-Unis, et à proposer la revendication d'un salaire pour le travail ménager, organisant les femmes de sa ville, presque un siècle avant que les comités dédiés à cette revendication

ne naissent en Italie suite à la publication du *Pouvoir des Femmes et la subversion sociale* de Mariarosa Dalla Costa. L'influence de Charlotte Perkins Gilman, et de son ouvrage *Women and the Economy* (1898) fait également l'objet de plusieurs chapitres : la perspective qu'elle développe est plus proprement révolutionnaire, en ce que, selon elle, ce n'est pas la révolution qui doit aider à libérer les femmes, mais les femmes qui aident la révolution : le développement du travail domestique socialisé doit promouvoir le socialisme plutôt que le suivre.

À travers le parcours de ces militantes, et d'autres, c'est donc aussi une histoire politique et intellectuelle que s'efforce de nous transmettre Dolores Hayden. Mais c'est aussi, et surtout, une histoire de l'architecture au sens large, et des manières de concevoir le foyer et la ville. Concrètement, les projets de ces militantes et d'autres prirent des formes très diverses, tandis que leur influence sur l'environnement social plus large fut assez variable. Dolores Hayden revient en effet en détail sur un grand nombre de ces projets, en n'hésitant pas à en faire des descriptions les plus minutieuses possibles (nombre de familles pouvant se partager l'espace, nombre d'étages, de chambres, orientations des pièces, etc.), descriptions souvent accompagnées de nombreux plans, schémas et autres dessins. Deux grands modèles apparaissent ainsi dans cette quête de facilitation, ou socialisation, du travail de reproduction sociale : celui des coopératives de consommateurs (ou plutôt, de consommatrices) et celui des coopératives de producteur·ices. Ainsi, le projet des Rumford Kitchens illustre l'« approche professionnelle de la domesticité », dans laquelle les travailleuses sont payées. Il s'agit selon Dolores Hayden d'une forme de « capitalisme bienveillant », au sein de laquelle les distinctions de classes restent assez rigides. En contraste, les coopératives de travailleur·ses comme l'Union of women factory workers, l'Union of domestic servants, ou autres associations de logement coopératifs de travailleur·ses, sont plus attentives aux besoins des femmes, même si l'emphase est davantage placée sur la solidarité entre travailleur·ses que sur un féminisme explicitement revendiqué.

Mais au-delà de la présentation détaillée de nombreux projets, il s'agit enfin pour Dolores Hayden d'illustrer à quel point « l'espace domestique est un produit social » ; aussi s'efforce-t-elle toujours d'ancrer le récit de cette « grande révolution domestique » dans le cadre de la « grande transformation » liée aux évolutions du capitalisme, en particulier au développement du capitalisme industriel qui achève d'instaurer la séparation physique et économique entre l'espace public de l'économie politique d'un côté, l'espace privé de l'économie domestique, le foyer, de l'autre. Ainsi le développement des *garden apartments* et autres *bungalow houses* est-il relié au développement des zones « suburbaines » dans le contexte de l'expansion du modèle fordiste. Hayden nous rappelle également que ce nouveau modèle de la maison de banlieue n'aurait pas été possible sans les innovations technologiques de domestication et de miniaturisation.

La question de l'organisation du travail domestique est ainsi inscrite comme véritable enjeu au sein de la lutte des classes, faisant apparaître les rapports de force politiques qui détermineront l'échec de bien des projets, les ambitions des théoriciennes féministes, socialistes ou utopistes, ne recoupant pas les intentions des investisseurs ou autres philanthropes à même de soutenir leurs idées. De l'altération de l'élan féministe et socialiste des théories antérieures à l'émergence de nouveaux domaines de professionnalisation – notamment l'économie domestique et le travail social – qui allaient établir de nouveaux standards pour la société entière, l'histoire du féminisme domestique illustre ainsi la subordination progressive d'un féminisme reposant sur une rhétorique de la coopération et de l'auto-organisation économique des femmes à l'hégémonie de l'économie de marché, reposant sur la rhétorique publicitaire de la consommation. Cette défaite semblait d'autant plus inévitable qu'au début du XX^e siècle, l'ambiance politique aux États-Unis rendait menaçant tout

projet qui aurait pu paraître reposer de près ou de loin sur des inspirations socialiste. Enfin, en dépit de la radicalité de certaines propositions, un point aveugle à toutes ces réflexions est à noter : la possibilité, la nécessité dirait-on même, que les hommes accomplissent également leur part de ce travail, et ce quelle que soit la manière dont il est organisé.

Au terme de ces réflexions, Dolores Hayden tire ainsi deux leçons de ce récit : la première est que les femmes de toutes les classes doivent s'unir afin de lutter contre l'idée qu'elles devraient servir les hommes gratuitement. La seconde est que le capitalisme semble définitivement avoir un intérêt à cette subordination des femmes. Si l'on peut regretter l'absence de lien plus concret avec les questions qui se posent dans le contexte contemporain à propos du travail domestique, il apparaît néanmoins que la question de l'organisation spatiale de nos villes et de nos espaces de travail est sans aucun doute une piste à prendre bien plus en compte dans ces réflexions, réflexions qui ne pourront être qu'enrichies par la capacité de *The Grand Domestic Revolution* à nourrir nos imaginaires révolutionnaires.

À propos de l'auteur

Morgane Merteuil est militante marxiste-féministe, co-directrice de l'ouvrage *Pour un féminisme de la totalité* (Amsterdam, 2016), dans lequel elle est l'auteure de deux contributions : « Le travail du sexe contre le travail » et « Le travail du sexe contre le sexe. Pour une analyse matérialiste du désir ».

Pour citer cet article

MERTEUIL Morgane, « Faire le ménage ... et la révolution. À propos de Dolores Hayden, *The Grand Domestic Revolution. A History of Feminist Designs for American Homes, Neighborhoods, and Cities*, Cambridge, MA, MIT Press, 1981 », *Comment S'en Sortir ?*, n° 5, hiver 2017, p. 130-133.